

LES ÉVÉNEMENTS DE CHINE

LES SOCIÉTÉS SECRÈTES

Nous ne connaissons des sociétés secrètes de Chine ni leur organisation, ni leurs agissements, ni leurs rituels, ni leurs modes de recrutement et d'initiation, ni le nombre de leurs adhérents. Le cerveau d'un Jaune est un coffre-fort inviolable, sauf pour le détenteur de la clef d'or, que jusqu'à présent nul n'avait intérêt à essayer de faire jouer dans la serrure qui lui est propre.

Mais nous savons assez bien ce qui s'est passé en Chine depuis soixante ans, et surtout depuis la guerre sino-japonaise (1894-1895), pour pouvoir tirer des conclusions défendables des actes dont toutes les informations s'accordent à incriminer les membres des sociétés secrètes chinoises.

Ils ont détruit les églises et les maisons des missionnaires, catholiques ou protestants ; massacré, en grand nombre, les Chinois convertis ; brûlé les bâtiments d'exploitation, détruit les ouvrages d'art et démolit la voie elle-même, sur les deux lignes de chemin de fer déjà en exploitation de Pékin à Tien-Tsin et de Pékin à Pao-Ting-Fou.

D'après les informations, ceux qui ont commis ces crimes sont des paysans, armés pour la plupart de fourches et de faux, qui font penser à nos "bagaudes" et nos "Jacques," auxquels le désespoir révéla que l'outil qui creuse le sillon ou fauche la moisson peut devenir une terrible arme de guerre.

Cependant il est permis de se demander si cette analogie n'est pas une pure illusion, et si ces destructeurs de ce que nous considérons comme les instruments les plus puissants de la civilisation ne jouent pas le rôle inconscient de pièces poussées sur un échiquier par d'habiles joueurs qui les abusent sur l'objet réel d'une action dont ils gardent soigneusement le secret ? C'est assez l'usage, ailleurs même qu'en pays jaune.

L'IDIOT

LÉGENDE DES INDOUS

Au fond de la grande forêt, temple aux piliers centenaires éternellement enguirlandés de lianes en fleurs dont l'encens monte nuit et jour vers les voûtes bleues, au bord d'un ruisseau pur où sur leur pied de corail, les ibis rêvent pensifs parmi les nénuphars, et qui mêle sa mélancolique chanson aigrette à l'hymne énorme du vent dans les rameaux, un brahmane pieux vivait en son ermitage, adorant l'Eternel par la pratique du bien et l'accomplissement des rites des Védas.

De ses deux femmes, la première, avec laquelle il

avait vécu bien des années, lui avait donné neuf fils ; la seconde, toute embaumée de jeunesse, qu'il avait épousée sur son déclin et qui semblait la floraison douce épanouie sur un arbre majestueux déjà, mais plein de sève encore, avait mis au monde une fille et un fils. De ce fils l'âme avait animé en dernier lieu une gazelle aux yeux songeurs perdus dans le souvenir des existences passées. Comme il était encore au sein de sa mère, Brahma lui avait parlé : " Ton âme est arrivée au terme de ses pégrinations terrestres ; voilà que tu es devenu mon égal par la vertu. Tu vas renaître pour la dernière fois ; si, dans cette épreuve, tu ne faillis point, les portes d'or de mon paradis s'ouvriront devant toi au jour bienheureux où ton âme, délivrée à jamais, jaillira de ton corps comme s'échappe un papillon de sa chrysalide."

Il naquit et son père le regardait grandir avec ten-

semblaient ne rien voir. Une fois même, comme il allait droit devant lui, il tomba, sans s'en apercevoir, dans l'étang que le ruisseau formait près de la maison, et si sa sœur, qui le perdait de vue le moins possible, ne l'en eût tiré, il se fût noyé sans un mouvement, sans un cri, quoiqu'il sût nager. Quand le brahmane voulut l'instruire, tous ses efforts furent vains ; l'enfant ne pouvait joindre deux idées. Comme il était doux et obéissant, il était clair que si les soins qu'on lui prodiguait ne produisaient pas plus, ce n'était point chez lui par méchanceté. Et, à l'exception du père qui ne se décourageait pas et de sa mère qui l'adorait, plus peut-être qu'elle n'eût aimé un autre enfant, tous pensaient : " Ses yeux, ses oreilles et son esprit sont fermés." Aveugles et sourds eux-mêmes d'intelligence, qui ne comprenaient pas que celui qu'ils appelaient follement un idiot, perdu

dans la contemplation ra dieuse des joies célestes promises par Brahma et vaguement entrevues par l'œil de son âme, se détachait des liens terrestres pour n'être point retenu par eux, et qu'il était le voyant, et qu'ils étaient les insensés ! Et le Temps marchait, qui jamais ne dort.

Vint le jour triste où le radeau de la mort, qu'elle promène au hasard par toute la terre, passa sur l'ermitage ; une de ses dents s'accrocha au brahmane et l'emporta tout à coup vers le royaume sombre de Yama. Sa jeune femme lui fut fidèle jusque dans la mort ; comme elle avait partagé ses joies, elle alla s'étendre près de lui sur le bûcher funèbre et s'endormir à ses côtés du dernier sommeil.

L'idiot, comme on l'appela dès lors, ne sembla s'être aperçu de rien ; ses frères abandonnèrent son instruction, et il put vivre à sa guise. Alors il se plongea tout entier dans la splendeur des béatitudes futures. Tel qu'un buffle qui ne sent ni les pointes de feu du soleil, ni les soufflets du vent, ni le cinglement humide de la pluie, il n'eut point d'autre habitation que le creux des arbres ou les fentes des rochers, d'autre lit que le sol et ses mousses. Il laissa pousser sa chevelure et sa barbe ; ses

vêtements se trouèrent sur sa peau qui devint cuir ; il cessa ses ablutions, et ses pieds nus se durcirent comme des sabots. Mais les impuretés qui lui couvraient le corps ne ternissaient pas l'éclat de son âme ; ce n'étaient que des grains de poussière sur un diamant. Il ne songeait qu'à l'amour infini de l'Eternel et de ses créatures ; si cuisantes que fussent parfois leurs morsures, jamais, dans un mouvement de colère, il n'écrasa ni ne fit même tomber à terre une seule des bêtes qui pullulaient et vivaient sur lui. La nourriture qu'on lui jetait, il la donnait aux animaux qu'il rencontrait, et ne mangeait que leurs restes. Un printemps, étant resté plusieurs jours en extase, sans bouger, des colibris vinrent faire leur nid dans sa barbe et y pondirent leurs œufs ; s'en étant aperçu, il ne voulut point troubler les oiseaux qui



Des bandes armées sèment sur leurs pas l'incendie et la destruction

dresse, et, dans ces rêves que caressent les parents pour l'avenir de leurs enfants, il le voyait lisant sous sa direction les Védas, et vacillant à sa main parmi les sentiers de la science, comme à celle de sa mère, parmi les fleurs des clairières.

Cependant l'enfant était encore pendu aux seins de bronze de sa nourrice qu'il avait déjà quelque chose d'étrange dans le regard et que les gens de l'ermitage hochaient la tête se disant à voix basse : " Pauvre petit ! il sera idiot." Et à mesure qu'il prenait de l'âge, les symptômes se développèrent : à peine s'il connaissait ses parents ; indifférent au plaisir comme à la douleur, il ne riait ni ne pleurait jamais ; un beau fruit ne le tentait pas, il ne prenait pas garde aux épines. On lui parlait parfois longtemps et très fort sans qu'il parût entendre ; ses yeux grands ouverts